

douille. Mon amour-propre en rougissait. Mais venu l'âge, mes sentiments changèrent. Elle m'est complètement indifférente aujourd'hui et c'est fort heureux, vu la rareté du poisson.

L'année suivante je me dirigeai vers le Gave. Changement de décor. Un courant fou brisé par de gros rochers, des pentes boisées et, par-dessus tout, une lumière admirable dans la pureté de l'air de montagne. Le Gave d'Oloron est sans contredit, de toutes nos rivières à saumons, celle qui offre les paysages les plus merveilleux, et c'est une jouissance rare que de lancer dans un pareil cadre.

Ils le savaient bien, nos anciens bons amis les Anglais, et dans ces temps d'avant-guerre ils avaient tout le long du torrent leurs hôtels, leurs fournisseurs et leurs clubs. On les voyait arriver vers juillet pour la saison de la mouche, car chacun sait qu'ils dédaignent le fer-blanc, comme peu sportif, quittes à sortir une cuiller de leur sac, quand ils sont bien certains d'être seuls dans la nature.

J'arrivai vers la fin de la journée dans cet hôtel que je connaissais pour y avoir déjà passé. Je m'acheminai vers la terrasse à pic au-dessus du Gave. Sous le soleil déclinant le toit découpait durement un large rectangle d'ombre. De l'autre côté, derrière une haie de rosiers, un nuage de poussière blonde éclairé par les derniers rayons s'élevait comme une fumée, révélant la grand'route. Un tintement clair et léger traînait dans la vallée, annonçant la rentrée des troupeaux sonores. Le calme du soir n'était brisé que par le grondement de l'eau. L'heure était délicieuse.

Un formidable : « Hello ! » me fit retourner. C'était encore Hobson. Lui, toujours lui.

Sans chapeau, le col déboutonné et les manches retroussées, il était confortablement assis devant une bouteille de whisky,